



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52926

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ren, die vermittelten Techniken, die zeitbedingten Vorstellungen betroffen haben, sondern Ziele und Zwecke.

Um es kurz zu sagen: Für Marie-Madeleine Compère überwogen entschieden Kontinuitäten während dieser ganzen Zeit. Der Ähnlichkeit der Schulbauweise im Äußerlichen entspreche der Sache nach eine hohe Gleichförmigkeit des Lernstoffes und der Lehrziele, es überwiege Traditionalismus. Vernünftiges Argumentieren – aber in angemessener, eleganter Form –, Auferziehung zu einem guten Mitglied der Gesellschaft (um solcherart modern die Vermittlung ethisch-moralischer Verhaltensmaximen zu charakterisieren) habe vor der Unterweisung in positivem Wissen – insbesondere in Naturwissenschaften – gestanden. Diese Grundhaltung und -überzeugung habe 350 Jahre französischer Schulgeschichte gekennzeichnet.

Wissenschaftliche Antworten und Erkenntnisse hängen auch von den Fragestellungen ab. So gefragt – wie es hier geschieht – stimmen diese Ergebnisse. Aber erscheinen sie stichhaltig in sich? Sind die gravierenden Unterschiede in den – auch gelehrten – Inhalten, die unterschiedlichen Interpretationen der gleichen Autoren zu verschiedenen Zeiten, die unterschiedlichen Erziehungsziele so einfach zu vernachlässigen? Gewiß, im Formalen ähnelte sich da vieles, kehren bekannte und verwandte Argumentationsmuster zurück. Führen aber rein formale Analysen – im Grunde einem Pädagogen oder Soziologen, nicht einem Historiker angemessen – zur Sache selbst? Hier glaube ich doch meinerseits Vorbehalte anmelden zu müssen.

Die Beweisführung für die unterstellte Kontinuität stützt sich vielfach auf recht lose, zufällig ausgewählte, einzelfallbezogene, scheinbar alltagserhellende Quellenbeispiele. So wie es seit geraumer Zeit in Frankreich Mode ist, werden gleichsam spielerisch aus disparatesten, auch in ihrer Aneinanderreihung kaum Einheit vermittelnden Beispielen Einsichten zusammengestellt, die in das »wahre Leben der Vergangenheit« einführen sollen. Auf diese Weise komme die Praxis vor, und entschieden besser, als durch die Theorie in den Griff.

Gewiß, das ist interessant, oft selbst verblüffend – aber ob es dem Problem gerecht wird, möchte ich bezweifeln. Quellen müssen auch miteinander vergleichbar sein, der Aussagewert des Einzelstückes hängt je von Spezifika ab, die seine Vergleichbarkeit mit andern nur bedingt zuläßt. Lockere Impressionen, Erinnerungen, topische Argumentationsmuster sind, werden sie nicht je spezifisch befragt, naturgemäß nur bedingt aussagekräftig. Auch hier scheint mir dies ein wenig der Fall zu sein.

Die in meinen Augen vielfach nämlich unhistorische Argumentationsweise, der eher soziologische als historische Stil der Darstellung scheint mir das auf seine Weise zu belegen. Natürlich heißt das nicht, daß die Sammlung deswegen nicht kenntnisreich, anregend, ja hilfreich sein kann. Dafür ist die Autorin viel zu gut ausgewiesen. Aber die Sammlung hätte besser, hätte historischer, hätte weniger pädagogisierend sein können. Für Nicht-Franzosen ist sie ohnedies nur bedingt nützlich, werden doch viele Dinge nicht historisch abgeleitet und erläutert, sondern als bekannt – und, so hat man den Eindruck, als erlebt – vorausgesetzt. Insofern kann ich nicht einen gewissen zwiespältigen Eindruck verhehlen. Daß das Bändchen gleichwohl nützlich sein kann, daß die 28 Abbildungen schön anzuschauen sind, sei abschließend angemerkt.

Notker HAMMERSTEIN, Frankfurt am Main

Lorna Jane ABRAY, *The People's Reformation. Magistrates Clergy and Commons in Strasbourg 1500–1598*, Oxford (Basil Blackwell) 1985, 272 p.

Le seizième siècle représente dans la conscience collective des Strasbourgeois leur grand siècle: Humanisme, Réforme, Politique européenne incarnée par Jacques Sturm. Depuis trente années, des chercheurs replacent les mutations religieuses dans un environnement plus large,

celui de l'économie, de la démographie, de la sociologie, etc. Le livre de Lorna Jane Abray se situe dans ce nouveau contexte.

L'ouvrage repose sur un travail important: L. J. Abray replace le cas particulier de Strasbourg dans l'histoire générale du protestantisme allemand, d'autre part elle fait appel à tous les facteurs politiques, socio-économiques, culturels pour expliquer le fait religieux. L'auteur s'est également efforcé de récuser certaines idées anciennes: Strasbourg n'est pas devenue une ville protestante pendant les années 1520-1530, il a fallu au contraire l'effort séculaire des pasteurs pour «convertir» la ville. Cette mutation n'a jamais été totale: minorités religieuses, dissidentes, contestataires ou hostiles, ont continué à vivre ou à s'affirmer dans Strasbourg. Pour expliquer la Réforme strasbourgeoise, il faut tenir compte des trois composantes de la société – et non d'une seule comme on l'a fait jadis – à savoir le clergé, les autorités politiques et le peuple des fidèles.

En l'espace d'un siècle, Strasbourg passe d'un catholicisme de type médiéval au luthéranisme orthodoxe. L. J. Abray observe cet établissement de la Réforme strasbourgeoise entre 1520 et 1598; elle distingue trois grandes périodes – ou générations. La décennie 1520-1530 reste essentielle, mais à la fin de celle-ci l'enthousiasme populaire est retombé tandis que les autorités laïques et ecclésiastiques construisent une nouvelle Eglise. L'auteur affirme que la publication en 1598 de l'Ordonnance ecclésiastique coïncide avec la fin de la «Réformation strasbourgeoise». Trois milieux étaient intéressés par cette mutation: le clergé, le Magistrat (les autorités politiques), le peuple. Seul le clergé a poursuivi des objectifs précis; il n'a pourtant représenté qu'un petit groupe d'environ 150 pasteurs et prédicants. On peut dénombrer dans le Magistrat – c'est-à-dire les membres des Conseils politiques de la Ville et les dirigeants – environ 550 personnes influentes pour la période. Jane Abray présente les opinions de 115 d'entre elles dans un document annexe. Le Magistrat a établi une nouvelle Eglise vers 1530, mais en est-il resté le maître? Quant à la masse, elle a pu vivre l'introduction de la Réforme de diverses façons qui n'excluent pas un certain refus. La Réformation strasbourgeoise a connu ses zéloteurs et ses victimes. L'auteur souligne que lorsque l'Ordonnance de 1598 précise les principes de la Foi, force est d'admettre qu'ils ont été définis ailleurs qu'à Strasbourg. La Réformation strasbourgeoise n'aura pas été une Réformation luthérienne; le luthéranisme a cependant été le gagnant en fin de période.

Les conséquences de la Réforme se sont révélées différentes pour le Magistrat, le clergé, le peuple. Le Magistrat s'est défait d'une tutelle, celle de l'Eglise médiévale. Il a pu accroître les ressources de la Ville par une politique de sécularisation et puisqu'il se charge de l'instruction et de la lutte contre la pauvreté, il élargit son influence auprès des masses. Il est néanmoins conduit à se débattre dans certaines contradictions: dans ses relations avec l'Eglise, il est amené à trancher des querelles théologiques et pour cela il doit faire appel aux théologiens et augmente de la sorte l'influence de l'Eglise. En provoquant d'autre part l'inimitié de l'Empereur, la Réformation strasbourgeoise a encore davantage fragilisé «l'indépendance» de la Ville libre du Saint-Empire. L'Eglise de Strasbourg n'a jamais détenu les pouvoirs de l'ancien évêque. Elle n'a jamais réussi non plus à transformer Strasbourg en une autre Genève. Le clergé protestant se révèle plus respectable et il est plus respecté que celui d'avant 1520. Il a pu agir sur la vie morale des habitants. Il partage l'idéal social des classes moyennes. Jane Abray fait observer que le luthéranisme n'a pu être la religion d'une classe montante à Strasbourg pour la raison que le phénomène de montée de classe n'existe pas dans cette société en crise. Les condamnations des mœurs de l'oligarchie marchande – l'usure et la spéculation – relèvent de la tradition et remontent à l'époque de la pré-Réformation. Dans le domaine économique, on ne saurait que constater l'impuissance du clergé. Par contre sur le plan de la morale familiale, son influence a été grandissante. Les principes moraux de l'Ordonnance de 1598 ont été inspirés par l'Eglise. Cela a pu lui paraître son meilleur succès.

Cet ouvrage constitue l'une des meilleures présentations de la Réforme strasbourgeoise.

Jean-Pierre KINTZ, Mulhouse